

Et toi, lieu d'honneur et de gloire à jamais,
Mince passage thessalien, où la Perse
Et le destin eurent de moindres forces
Qu'une poignée d'hommes de cœur libres et justes ! Il
me semble que ta brousse
Et ta pierre et ton onde et tes montagnes content
D'une voix seule au promeneur
Comment des troupes invaincues
S'effondrèrent les guerriers fidèles à la Grèce, comment
leurs corps
Jonchèrent la rive
A perte de vue. Alors, traversant
L'Hellespont fuyait Xerxès
Aussi couard qu'il fut féroce et dont les descendants
Se rirent ; puis, observant
Les airs, la plage et la terre, montait Simonide
Sur Anthéla, cette colline
Où mourir
Délivra de la mort pour toujours l'armée sublime.

Et l'une et l'autre joue baignées de larmes,
Le souffle court, sous la poitrine, et vacillants les pieds,
Lui de chanter, tenant la lire dans ses mains :
Béatissimes vous, qui offrites le sein aux lances ennemies
par amour d'elle, qui
Vous fit exister sous le jour de Soleil ; vous que la Grèce

Lui cave le dos de ses crocs, tantôt lui mord
A pleines dents le flanc, tantôt la cuisse, ainsi
La colère des cœurs grecs et la vertu se déchaînèrent
Sur la cavalerie des Perses. Il te faut voir, là, les destriers
que l'on renverse,
Donc atterrés les chevaliers, et voir des vaincus
La fuite qu'entravent les chars et les tentes détruites ; et
voir
Comme il détale le premier, ce tyran pâle, échevelé ; et
voir enfin les Grecs,
Imprégnés, maculés de ce sang de barbares, les héros,
Cause de maux infinis pour les Perses,
Succombant à leurs plaies,
Peu à peu s'effondrant les uns dessus les autres.
Puissiez-vous vivre, vous vivrez :
Béatissimes vous, aussi tard
Que mots ce monde aura pour dire
Ou écrire une histoire.

Seront arrachées de leur ciel
Les étoiles, tomberont dans la mer et, allant
S'éteindre sur le fond, siffleront avec stridence, mais la
mémoire
De vos exploits, l'amour
Que vous portent les hommes encor n'auront passé ni
même

Vénère et que le monde admire. Quelles
Passions suprêmes conduisirent
Vos âmes jeunes vers les armes, les dangers, le destin
cruel ?
Je vous demande, fils : mais comment se peut-il
Que votre dernière heure
Vous parut si aimable, lorsque tous, riant, vous avez
couru vers
Le trépas, malheureux et terrible ?
Chacun de vous semblait non pas
S'avancer vers la mort, mais rejoindre une danse
Ou un festin splendide : et pourtant le Tartare, noire
béance, vous attendait
Et dans son fond le fleuve mort ; et vos épouses
Ni vos enfants
N'étaient proches de vous, quand, sans que nul
Ne vous pleure ni apaise
Par des baisers, vous mouriez dessus la dure grève.

Mais non sans que les Perses ne se vissent infliger un
châtiment atroce
Et qu'à jamais les torturât l'angoisse. De même que
Le lion, au milieu
De telle troupe de taureaux, tantôt bondit
Sur la croupe de l'un
D'entre eux, puis

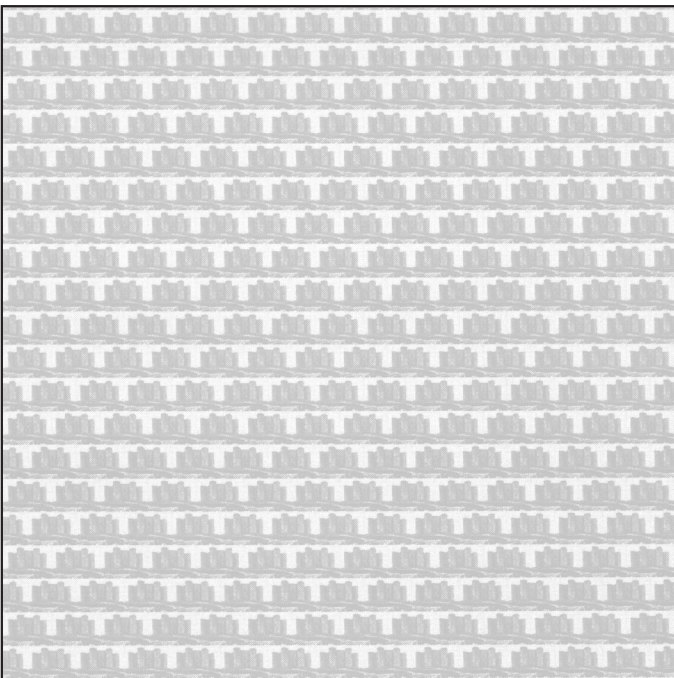
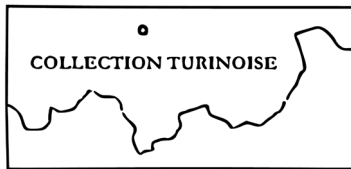
COLLECTION TURINOISE
A L'ITALIE LEOPARDI

Faibli. Votre tombe est sacrée ; ici
Viendront montrant à leurs enfants les mères
Les marques belles de votre sang, hommes bénis, et me
voici
Au sol me prosternant, baisant l'herbe et les pierres qui,
d'un pôle
A l'autre de la terre, auront les louanges, les honneurs,
sempiternellement. Puissé-je
Être avec vous, moi aussi, là-dessous, ce sol noble,
je voudrais tant
Qu'il soit mou de mon sang, ainsi qu'il l'est du vôtre.
Mais, si le destin
N'est pas
Tel et ne consent que moi, écroulé sur le champ de
bataille,
Pour la Grèce je ferme les yeux et qu'ils scintillent
Dans l'agonie, puisse du moins avec l'accord des cieux
La modeste renommée
De votre chancre tenir, auprès des gens à venir,
Aussi longtemps que votre gloire va durer.

Quand lui souvient d'alors comment tu fus,
 Quel homme, écrivant ou parlant,
 N'affirme pas : elle était grande, ne l'est plus ;
 Pourquoi ? Pourquoi ? Où sont la force antique
 Et les armes, où sont-elles, la valeur et la constance ?
 Contre quel adversaire as-tu brisé l'épée immense ?
 Qui est-ce qui t'a trahie ? Quelle puissance
 Forte parvint par quels moyens à te soumettre à quels
 Travaux durant quoi tu perdis
 Le noble habit, et ample, et le voile aussi blond que
 de l'or ?
 Comment eut lieu la chute et quand
 Qui te rua si loin des hautes voûtes ? Et n'y a-t-il
 Personne qui pour toi bataille, parmi les tiens
 personne
 Qui te défende ? Ici les armes, donnez les armes : seul
 je vais moi les prendre
 Et combattre et moi seul jusqu'à mourir ne pas les rendre.
 Toi, mon ciel, fais que mon sang chaque poitrine gagne
 D'Italie notre lanède pour y arde comme flammes.
 Où sont tes fils ? J'entends les sons
 D'armes et chars, voix et tambours : ils sont partis, tes fils
 aimés d'amour,
 Faire la guerre dans d'autres pays. Attention,
 Italie, écoute-moi. Sous forme de vision me vient,

Je crois, le spectacle emmêlé
 De chevaux, soldats à pied,
 Poussières, choses qui fument, et tout cela ondoie et
 aussi des épées
 Comme des lumières de foudre entre les brumes. N'en
 tires-tu
 Nul réconfort ? N'as-tu pas même
 Le cœur de tourner ces lueurs ébranlées de ton regard
 vers l'incertaine
 Aventure ? Au nom de quoi les jeunes Italiens
 Lutent-ils dans ces plaines ? Je vous appelle à l'aide,
 Présences divines : les aciers sont par les nôtres
 Brandis au service d'une autre
 Terre que l'italienne. Pauvre celui mourant tué lors
 d'une guerre,
 Non pas pour le sol de ses pères, pour sa femme dévouée,
 Ni pour ses chers enfants, mais par les ennemis
 quelconques
 De quelconques autres gens, celui ne pouvant donc
 Prononcer telle phrase dernière : Pays natal
 Et nourricier, la vie qu'un jour tu m'as donnée, ici je te
 la rends.
 Baisée par la chance, adorable, bénie
 L'ère antique, où se pressaient pour leur patrie
 Vers la mort multitudes de peuples.

N° 1, novembre 2025
 collectionturinoise.fr
 Traduction :
 Alexandre Bonnet-Terrile



A l'Italie

Giacomo Leopardi

Ô ma patrie je vois les murs, les arcs,
 Les colonnes, les statues et je vois les désertes
 Tours de nos ancêtres,
 Mais la gloire non pas,
 Ni ne vois le laurier ni le bronze dont furent
 Chargés nos pères, anciennement. Et faible maintenant
 Tu montres le front nu, nue la poitrine.
 Et combien de blessures, et quelle
 Pâleur, et tout ce sang ! Mes yeux te fuient,
 Dame plus belle que les femmes ! Moi je demande
 Au ciel, au monde, de me dire, oui : dites-moi ;
 Qui l'a réduite ainsi ? Mais voilà pire,
 Puisque ses bras croulent tous deux sous maintes chaînes,
 De sorte que, par terre, assise et les cheveux
 Déliés et découverts,
 Elle mise en l'oubli, l'inconsolée,
 A tourné vers les pieds son visage qui pleure.
 Pleure, c'est de raison mon Italie ; tu étais née
 Pour vaincre les nations,
 Avec le sort en aide ou contre lui.

Tes deux yeux, s'ils versaient
 Ta plainte énormément comme des sources,
 larmoieraient encor trop peu
 Devant le tort que l'on t'a fait, la honte que tu souffres ;
 Finir pauvre servante, toi qui commandais.